

REVUES ET JOURNAUX

On nous expédie de Londres un numéro du *Courrier de Londres et de l'Europe*, journal hebdomadaire en langue française, publié dans la métropole britannique. Peu de personnes, nous en sommes certains, connaissent cette publication, qui est à sa cinquante-cinquième année d'existence.

Le numéro qu'on a eu l'obligeance de nous envoyer nous est spécialement intéressant, parce qu'il contient, en supplément et sur papier de luxe, une étude sur le Canada, enrichie de photographies représentant des vues de Québec, Ottawa, Montréal, les rapides de Lachine, et le tunnel Sainte-Claire.

On s'aperçoit facilement, malheureusement, que cette étude est une habile réclame pour la compagnie du chemin de fer du Grand-Tronc, ce qui explique pourquoi on ne dit rien de Winnipeg et des autres points se trouvant sur la ligne du Pacifique Canadien. Ce magnifique chemin de fer, dont nous sommes si fiers, et à juste titre, n'est pas même mentionné.

Quand au journal proprement dit, il est très bien fait, et nous offrons aux éditeurs, avec nos remerciements, nos félicitations les plus sincères.

Nous accusons aussi réception du premier numéro du *Monde Moderne*. Bien moderne, en effet, cette publication faite sur le type du *Cosmopolitan Magazine*, de New-York, mais, comme tout ce qui passe par les mains des Français, ce type a été amélioré et l'apparence en est plus artistique et plus attrayante.

Pour bien nous prouver que le contenu répond en tout point au titre, on y publie, dès le premier numéro, un poème, qui est magnifique d'ailleurs, mais dans lequel on trouve des vers de quatorze pieds, des vers blancs, des vers de tous genres, en un mot, jusqu'ici interdits à la licence la plus grande, même des poètes de génie. Cette pièce est intitulée le *mystère de sainte Wilgeforte*, et les illustrations qui l'accompagnent contribuent à en faire un tout délicieux. L'auteur du poème est Jean de Baralle.

Une historiette attendrissante, *Petite Conra*, de Jules Claretie, de magistrales études sur Sarah Bernhardt et sur Verdi, voilà ce qu'on trouve réuni dans ce premier numéro, et qui nous rend assurés du succès que rencontrera cette revue d'un genre nouveau en France.

Il est à espérer qu'un prix modique la rendra accessible à notre public si peu favorisé, en général, sous le rapport de la fortune.

A propos de revue, on croit que le premier numéro de la *Revue Nationale* que vient de fonder à Montréal M. le capitaine J. D. Chartrand, paraîtra dans le cours de février prochain. On parle de quelque chose de tout à fait bien.—J. G.

FAITS SCIENTIFIQUES

Les hannetons dans les montagnes.—Jusqu'ici, on considérait l'altitude de 1200 à 1300 mètres comme la limite extrême du séjour des hannetons dans la région alpine. On a constaté, au mois dernier, leur présence dans la forêt de Confin au-dessus de Box (canton de Vaud), à 1520 mètres, où l'on a trouvé des "vers blancs" en assez grand nombre et même des insectes, à l'état parfait, prêts à sortir de terre.

Les dangers du téléphone.—Cet admirable instrument a quelques inconvénients non seulement il détermine des accidents nerveux graves chez ceux qui s'en servent continuellement, comme les employés des postes centraux, mais il peut encore leur causer de véritables maladies de l'appareil auditif. Le fait a été reconnu à différentes reprises en Amérique. La fatigue d'avoir à écouter sans cesse dans les récepteurs détermine, chez beaucoup de femmes, des bourdonnements d'oreilles, des maux de tête et même des abcès

du tympan. Le fait se produit d'autant plus souvent que les appareils employés, sont moins parfaits. Le mal s'est révélé en Californie, mais n'a pas encore été constaté dans l'est de l'Amérique.

Les exploits d'un espadon.—Le *Cosmos* a signalé les angoisses d'un pêcheur attaqué par un espadon et qui vit son canot percé en différents endroits par l'épée de l'animal furieux. Ces poissons s'attaquent quelquefois aux navires, mais généralement avec moins de succès. On cite, cependant, des cas où ils sont arrivés à percer des carènes légères. En voici un nouvel exemple, le trois-mâts norvégien, le *Lorenzo*, a vu sa coque percée par l'épée d'un espadon qui traversa le doublage, le bordé extérieur et le vaigrage intérieur, près de 25 centimètres en tout.

L'arme du poisson resta plantée dans le bois, et il fallut des efforts pour l'arracher quand on fut au port. Elle avait 50 centimètres de longueur et s'était ouvert, dans le bois, un passage de 12 centimètres sur 6 centimètres.

Le poisson qui pêche à la ligne pour se nourrir.—Ce poisson pêcheur est un acanthoptérygien, la *Baudroie* (*Lophius piscatorius*), qui vit dans la Méditerranée et qu'on trouve même assez fréquemment le long des côtes de l'Ouest en France. Sa taille est considérable, — parfois près de 7 pieds, sa tête fort grosse, sa gueule immense et son aspect des plus rébarbatifs. Il ne faut pas le juger sur l'apparence, car il a les mœurs paisibles du pêcheur à la ligne dont il possède non seulement l'inaltérable patience, mais aussi l'indispensable engin.

Sa tête est ornée de filaments nacrés, longs, souples et solides au bout de chacun desquels est un petit morceau de chair appétissante et rose. La baudroie cachée dans les herbes ou dans la vase fait frémir ses perfides appâts que les petits poissons prennent pour des vers et s'empressent de mordre ; mais ils sont aussitôt saisis et disparaissent dans la gueule du monstre qui recommence aussitôt sa manœuvre.

Comment on peut reproduire une gravure.—Contrairement à ce que l'on croit généralement, il est assez facile d'obtenir la reproduction d'une gravure quelconque. Il suffit simplement de suivre soigneusement la recette suivante, recette aussi peu compliquée que possible, du reste.

Après avoir placé dans le fond d'un récipient quelconque la gravure, en ayant soin de tourner vers le haut la face imprimée, l'on verse sur la vignette ainsi disposée du soufre fondu. On obtient de la sorte, après refroidissement, un gâteau de soufre contre lequel est fixée la gravure. Pour enlever le papier, il suffit de tremper dans l'eau la plaque de soufre et en frotter légèrement la surface avec la main. Par cette seule opération on détache le papier et l'on voit alors apparaître à sa place la gravure reproduite sur le soufre. La reproduction est du reste solide et ne disparaît pas par le frottement.

L'atmosphère martienne.—M. Campbell réunit dans les *Publications of the astronomical Society of the Pacific* toutes les observations sur le spectre de Mars, et se livre à une discussion intéressante de ces observations qui le conduit aux conclusions suivantes :

1o Les spectres de Mars et de la Lune, observés dans des circonstances favorables, paraissent identiques à tous égards. Les bandes atmosphériques et de vapeurs aqueuses que l'on observe dans les deux spectres semblent devoir être attribuées à des éléments de l'atmosphère terrestre. Les observations ne fournissent donc aucune preuve de l'existence d'une atmosphère martienne contenant de la vapeur d'eau.

2o Les observations ne prouvent pas que Mars n'a pas une atmosphère similaire à la nôtre ; mais elles fixent une limite supérieure à l'étendue d'une atmosphère de ce genre. La lumière solaire qui parvient à la Terre *via* Mars traverse deux fois, partiellement ou complètement cette atmosphère ; si une augmentation de 25 à 50 % de l'épaisseur de notre propre atmosphère produit un effet appréciable, la présence éventuelle d'une atmosphère martienne, d'importance égale seulement au quart de la nôtre, serait révélée par l'observation.

3o Si Mars possède une atmosphère d'étendue appréciable, son effet absorbant serait surtout sensible au limbe de la planète. Les observations de M. Campbell ne montrent pas cette augmentation d'absorption au limbe, ce qui renforce singulièrement les vues de ceux qui refusent à Mars une atmosphère de quelque importance.

L'écrivain X... disait, à un journaliste de ses amis :

—Je voudrais faire un travail qui ne fût pas banal, que personne ne songe à faire.

—C'est bien simple, faites votre éloge.

NOTES ET FAITS

Variétés judiciaires

Un étranger ayant vendu à une impératrice romaine de fausses pierreries, elle en demanda à son mari une justice éclatante. L'empereur, plein de clémence, mais ne pouvant la calmer, condamna, pour la satisfaire, le joaillier à être exposé dans l'arène. L'impératrice s'y rendit, pour jouir de sa vengeance. Au lieu d'une bête féroce, il ne sortit contre le malheureux qu'un agneau, qui vint le caresser. L'impératrice s'en plaignit à l'empereur. "Madame, répondit-il, j'ai puni le criminel suivant la loi du talion : il vous a trompée, il a été trompé."

* * * *

Variétés philologiques

Un jour Nodier, lisant à l'Académie ses remarques sur la langue française, parlait de la règle qui veut que le *t* entre deux *i* ait d'ordinaire, et sauf quelques exceptions, le son de l's.

—Vous vous trompez, Nodier, cria Emmanuel Dupaty : la règle est sans exception.—Mon cher confrère, répliqua aussitôt Nodier, prenez pi-c-é de mon ignorance, et faites-moi l'am-i-c-é de me répéter seulement la moi-c-é de ce que vous venez de dire."

L'Académie rit, et Dupaty fut convaincu qu'il y avait des exceptions.

* * * *

Histoire de la badauderie

A la bataille de Watarloo, dit le *Musée des Familles*, la voiture de Napoléon tomba aux mains des Anglais et —dit un journal de 1817 — comme à Londres on fait argent de tout, cette voiture y fut vendue 1,000 guinées (25,000 francs). Or l'acquéreur de cet équipage n'était autre qu'un spéculateur, qui fit une affaire excellente en cette circonstance. Il gagna, paraît-il, près de cent mille guinées, car la moitié au moins des habitants de Londres passa, moyennant un schilling (un franc quinze centimes), dans cette voiture, entrant par une portière, sortant par l'autre. Ceux qui voulaient s'y asseoir environ une minute payaient une couronne (5 schillings).

* * * *

Histoire des superstitions

Chez les anciens Grecs, celui qui rencontrait une belette n'osait pas poursuivre son chemin avant d'avoir, pour conjurer le mauvais sort que l'on croyait attaché à la vue de cet animal, jeté trois pierres à l'endroit même où la belette avait passé.

A moyen âge — et cette croyance est encore répandue dans certaines campagnes — on affirmait que la belette ennemie, née des serpents venimeux, mangeait de la rue pour se préserver de l'effet de leurs morsures. La belette transportant quelquefois ses petits entre ses dents comme les chats et les chiens, on prétendait en outre qu'elle les mettait au monde par la gueule.

* * * *

Les bonnes habitudes d'autrefois dans la famille

Autrefois, dans les familles chrétiennes, à la ville comme à la campagne, la prière du soir se faisait en commun, et c'était un touchant spectacle que celui du père et de la mère, des grands parents, unissant leurs voix pour les absents, demandant le repos éternel pour les trépassés. On tenait surtout au Rosaire, il fallait finir la journée en saluant la bonne Vierge.

Autrefois, on ne se mettait jamais à la table sans demander à Dieu de bénir la nourriture qu'on allait prendre, et le bien-être ne nuisait point à la gaieté du repas.

Autrefois, on ne croyait pas que l'Angelus ne devait se dire que dans les couvents et les presbytères, et il n'était pas rare de voir l'ouvrier et l'homme des champs interrompre leur travail au signal donné par la cloche de l'église s'agenouiller et se signer avec foi. Le travail s'en souffrait pas.

Autrefois, quand on passait devant un temple, on se découvrait par respect pour la majesté de Dieu qui y réside : c'est un acte de religion, de reconnaissance et d'amour.

Autrefois, on saluait toujours le prêtre que l'on rencontrait sur le chemin, même lorsqu'on ne le connaissait pas. On le saluait comme le représentant de Dieu, comme père et un ami.

Bonnes et pieuses coutumes ! Les parents les enseignaient de bonne heure à leurs enfants, elles entraient naturellement dans la vie du chrétien.

Elles ne sont pas toutes disparues mais elles tendent malheureusement à disparaître. Nous sommes pourtant et nous nous disons chrétiens comme nos pères.

N devrions nous pas garder avec un soin jaloux les toutes chantes traditions qu'ils nous ont laissées ?